Document generated on 08/06/2025 7:06 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Une réédition des *Corridors* de Gilbert La Rocque

Louise Milot

Number 38, Summer 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39998ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Milot, L. (1985). Review of [Une réédition des *Corridors* de Gilbert La Rocque]. *Lettres québécoises*, (38), 20–21.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Louise Milot

Une réédition des Corridors

de Gilbert La Rocque

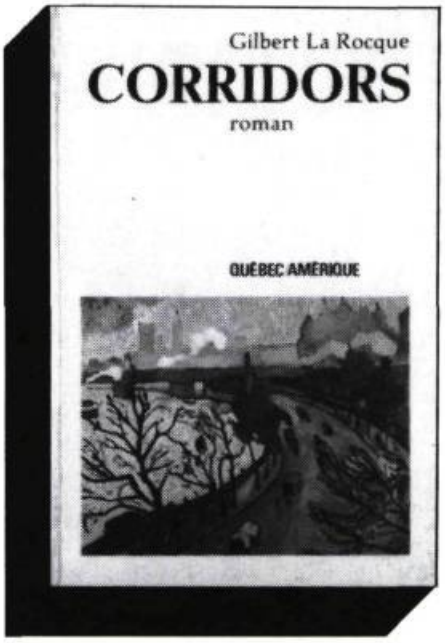
Devant la récente réédition d'un des premiers romans de Gilbert La Rocque, *Corridors* (Éd. du Jour, 1971, Québec/Amérique, 1985), la tentation est grande de relire ce texte dans le sillage du *Passager* (Québec/Amérique, 1984). Et c'est là, peut-être, un privilège.

À cause de notre connaissance de la suite de l'oeuvre, mais aussi, bien sûr, du fait qu'elle soit close, un nouveau contexte de réception est inévitablement créé, qui brouille certainement le «sens» qu'a pu prendre ce roman, pour des lecteurs contemporains des événements d'octobre 1970. Les petits felquistes de catégorie «B» qui s'entre-torturent et s'entre-tuent dans *Corridors* sont loin des lecteurs d'aujourd'hui, et notre réflexion tend plutôt à interroger la «place» de ce second roman dans la production de Gilbert La Rocque, et notamment par rapport au *Passager*.

Or le changement que balisent, sur un espace de plus de dix ans, les deux romans, ce n'est pas tant au niveau de ce qu'il est convenu d'appeler une *évolution de l'écriture* de Gilbert La Rocque qu'il me frappe[1]; mais plutôt dans une sorte de transformation — peut-on parler de progression? — entre l'*illusion* d'une *domination possible* du désordre que gardait le héros de *Corridors*, et, paradoxalement, le *parfait contrôle d'un imaginaire* (pourtant) *en chute libre*, que dévoile le texte du *Passager*.

Je me rappelle la sensation de dureté que m'avait laissée, en son temps, la lecture de *Serge d'entre les morts* (VLB éditeur, 1976): un auteur pouvait-il en demander beaucoup plus que cela à ses lecteurs? Et des étudiants me relataient récemment combien la lecture d'*Après la boue* (Éd. du Jour, 1972) leur avait donné, à eux aussi, l'impression de les mener au seuil du tolérable. Pourtant, quand on lit aujourd'hui *Corridors*, qui est certainement un livre de révolte et un livre brutal, on est tout de même étonné d'y retrouver autant d'espoir, autant de portes de sortie. Comme si les premiers romans de Gilbert La Rocque allaient rétrospectivement perdre une partie de leur intensité, de leur acuité, à la lumière de cette implacable grille de lecture qu'est devenu, pour les lecteurs de 1985 et d'après, *Le passager*.

Clément, le personnage principal de *Corridors*, est loin d'avoir perdu tout espoir, ou peut-être faudrait-il dire qu'il s'illusionne, c'est selon. Vingt-cinq ans, marié, il est le père d'un enfant qu'il n'a jamais vu puisqu'il a quitté Céline, sa femme, enceinte de six mois. Mêlé plus ou moins contre son gré, par le biais de son ami Jean-Louis, à des activités de seconde main du FLQ, il se retrouve, un samedi soir, témoin obligé de tortures qu'on fait subir à un dénommé Van Den, qui aurait «vendu» aux policiers l'identité des membres de la cellule Delorimier. Refusant intérieurement le spectacle, Clément fait s'enfuir Van Den, tenant tous les autres en respect au moyen du propre revolver de Morneau, leur chef, pour finalement abandonner l'arme à celui-ci, préférant qu'on dispose de lui sur-le-champ plutôt que d'être poursuivi comme l'avait été Van Den. Le croyant mort, les hommes de Morneau l'abandonnent en bordure d'une autoroute où ils l'avaient amené; mais Clément atteint les secours, s'en tire, et se retrouve en convalescence chez ses parents, qu'il avait fuis deux ans auparavant. Car il y a, ici aussi, la famille, qui est plus qu'un décor: le père et la mère, qui ont manqué leur vie, bien sûr; Rosaire, le frère arriéré, mort accidentellement à quinze ans quand la famille vivait encore à la campagne; Raoul, le «gars de bicycle» rejeté par son père; Lili, la toute jeune soeur, née sur le tard, qui aime écrire et dont le journal — qu'elle presse Clément de lire — fournit au récit l'occasion de relater certains faits difficiles à dire autrement, comme la tristesse de ce samedi matin où Clément était parti. Mais de tout cela, le lecteur est mis au courant dans le désordre. Les épisodes cruciaux concernant le FLQ sont d'abord abondamment décrits et dissimulent, pendant longtemps, ce qui se révélera au centre de la vie de Clément: son destin individuel.



En fait, le roman s'ouvre sur un épisode dont on finira par comprendre qu'aucun autre n'ira au-delà de lui dans le déroulement temporel de la fiction, et ce n'est pas un épisode de désespoir: à quatre heures de l'après-midi, après avoir terminé la lecture du journal de Lili, et profitant des quelques minutes qu'il lui reste avant le retour des autres membres

de la famille, Clément, alors en convalescence, décide de téléphoner à Céline. Or ce passage, de la période de sa vie où Céline l'encombrait à une autre où il la recherche, Clément en parle comme d'une *renaissance*, rendue possible, en quelque sorte, par l'épreuve initiatique qu'aurait été en l'occurrence sa phase FLQ (mais qui aurait pu être autre chose):

> *Ce bonheur qui ressemble quand même à l'immense lassitude d'un homme qui vient de combattre, à un contre dix, et qui sort vainqueur, par impossible [...] (p. 11).*

Quels que soient l'ampleur et l'excès des dégâts collectifs (voir les pages 16, 31, 39 où tout y passe: la guerre, les bombes, les décombres, les assassinés d'Asie et d'Afrique, etc.), dans lequel il faut insérer aussi notre question nationale et nos familles, il faut comprendre qu'ici l'individu peut finir par émerger.

Croyance d'autant plus étonnante qu'on peut se demander, du strict point de vue de la vraisemblance (dans ce type de roman, la question est pertinente), s'il est seulement plausible pour Clément de croire en cet avenir tranquille qu'il imagine. Les faits et les raisons qu'il apporte à l'effet qu'il peut repartir à zéro et que ses anciens compagnons ne chercheront pas à le retracer (p. 134) ne sont guère convaincants, objectivement. Mais l'important c'est que lui, envers et contre tout, est convaincu.

C'est dans la ligne d'une conviction de cette nature qu'il faut lire, sans doute, la finale du roman, qui nous ramène à un moment et à un fait bien antérieurs: la première rencontre avec Céline, dans la cuisine sordide d'un appartement inconnu où Clément s'était laissé nonchalamment entraîner par Jean-Louis — tout comme Céline, de son côté, y avait été amenée par une amie («Si j'avais su...», dit-elle à Clément, p. 211). La relation, en finale, de cet événement de l'*histoire*, le seul à être un peu «merveilleux», relation longtemps différée dans le *récit*, produit pour le texte un encadrement dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas pessimiste. Entre son téléphone (d'aujourd'hui) à Céline et le souvenir heureux de leur rencontre (passée), c'est comme si Clément allait pouvoir oublier sa triste histoire.

Ainsi, les colères épisodiques du père, le desséchement «de l'intérieur» de la mère (p. 100), les amis louches, le Pan

Photo: Athé

Club et ses négresses intolérables, tout cela tiendrait lieu de ces «corridors» par lesquels le texte (et Clément) passent obligatoirement, entre le début et la fin, tout en sachant qu'aux deux extrémités se trouvent, d'un côté la réponse de Céline — *«Ah... Clément...»* (p. 19) —, et de l'autre cet aveu d'amour de Clément longtemps resté au fond de lui et qui termine le texte: *«je t'aime, je t'aime»* (p. 214).

Omniprésente dans le roman (p. 8, 11, 29, 33, 35, 50, 97, 145, 206, etc), cette figure des «corridors» n'en est pas moins à double tranchant, on le voit tout de suite. Même ouvert, le corridor reste un tunnel (p. 29, 35). Dans lequel on s'engouffre, faute de mieux, comme ce corridor de la tante Alida où Clément se précipite après avoir vu Rosaire mort en travers de la rue (p. 8, 95); ou qu'on entrevoit au printemps derrière la porte ouverte, sur le balcon de citadins extraits, temporairement seulement, de leurs couloirs.

Si donc le roman peut faire croire à un mince espoir, celui-ci est tenu à bout de bras, car il repose sur l'obligatoire et fragile oubli de toutes les horreurs et de toutes les impossibilités qu'il se donne l'illusion de cacher, bien mal d'ailleurs, et qui risquent toujours de resurgir. D'où la prudente résolution de Clément:

> *Assez pensé à tout cela. Il n'en sortira rien de nouveau. Rien qu'un tissu de contradictions. Contradictions qu'il ne veut plus brasser inutilement dans sa tête (p. 146).*

C'est pourtant tout le temps ce qu'il fait, ce roman de corridors, brasser inutilement des contradictions, essayant d'en oublier le volet négatif. Du fait de cette hésitation, peut-être, et en dépit du rythme toujours rapide du propos, on garde l'impression de certaines longueurs, et malgré tout de certaines complaisances.

L'épisode de la diarrhée printanière du père, dans la quatrième partie (ch. I), dont on peut se demander aujourd'hui pourquoi il avait tellement «emballé» la critique en 1971, serait de ceux-là. Ainsi que la longue pause que me semble constituer la description du trio (vieillard, fils, bru) chez qui loge Clément (quatrième partie, ch. III). Comme si le discours, massivement dysphorique et noir, n'en était pas encore pourtant à l'heure de la logique inéluctable et considérait qu'il pouvait/devait se permettre de digresser.

De ce point de vue, il est évident que *Le passager* tranche dans le vif, refusant de s'appuyer sur un quelconque espoir puisque, semble-t-il, il n'y a pas matière, et que même, dans la mesure où il faut comprendre la reprise d'un thème comme celui de la famille, il n'y a jamais eu matière. À lire le *Prologue* de ce dernier roman, on voit d'entrée de jeu que la «mécanique» est cette fois «infernale» (p. 9) et que l'étranglement du serin a comme tout programmé d'avance — celui de Liliane, celui de Bernard — et directement dans le sens du gouffre. Pour Clément aussi il y avait un enchaînement, de sa pitié pour Rosaire, à sa pitié pour Van Den, à son retour à Céline: mais la chaîne menait, on le voit bien maintenant, vers une sortie.

Entre Clément qui, consciemment, *fait le mort*, en bordure de l'autoroute, pour que les hommes de Morneau ne l'achèvent pas, lui qui veut tellement vivre, et ce Bernard dont le texte du *Passager*, via le regard de Liliane et à son insu à lui, *fait un mort*, aux dernières lignes du roman («Il avait l'air d'un cadavre», p. 212), il y a un lien, certes, mais aussi tout un écart.

De cette ressemblance et de cette différence, je suis mal parvenue à me défaire, je l'avoue, en lisant ces *Corridors* vieux de quatorze ans. □

1. Signalons d'ailleurs que l'édition de 1985 reprend mot pour mot, sauf erreur, le texte de 1971.